

Coup de coeur
La voix du dedans
Le Party

Denis Bélanger

Volume 9, numéro 3, mars-mai 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34217ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélanger, D. (1990). Compte rendu de [Coup de coeur : la voix du dedans / *Le Party*]. *Ciné-Bulles*, 9(3), 38-39.

Le Party

35 mm / coul. / 100 min /
1989 / fic. / Québec

Réal. et scén. : Pierre Falardeau

Image : Alain Dostie

Son : Serge Beauchemin et Claude Langlois

Mus. : Richard Desjardins

Mont. : Michel Arcand

Prod. : Bernadette Payeur - ACPAV

Prod. ass. : Marc Daigle - ACPAV et Doris Girard - Office national du film

Dist. : Cinépix

Int. : Charlotte Laurier, Benoît Dagenais, Julien Poulin, Lou Babin, Roger Léger, André Doucet, Gildor Roy, Louise Laprade, Luc Proulx, Andréa Parro, Jacques Desrosiers, Angèle Coutu, Alexis Martin, Pierre Powers, Michel Forget, Louis Saïa

La voix du dedans

par Denis Bélanger

Pierre Falardeau pourrait être une réincarnation de Don Quichotte ou de Robin des bois. Avec lui, le cinéma devient une arme. Haut et fort, il dénonce l'injustice, l'aliénation, la manipulation politique, la quêtainerie et autres plaies sociales dont souffre la société québécoise.

Il a scénarisé son dernier long métrage, **le Party**, d'après une idée originale de Francis Simard, l'ex-felquiste, qui a agi comme conseiller à la scénarisation et au tournage. Le synopsis tient en quelques lignes : un comité de détenus organise un party annuel au pénitencier Saint-Vincent-de-Paul et engage quelques artistes qu'une journaliste accompagne. Pendant quelques heures, sous l'oeil des représentants de l'autorité, 300 détenus tentent d'oublier leur enfer quotidien.

À partir de cette trame simple, Falardeau a écrit un scénario astucieux et solidement construit. Tous les événements, toutes les réactions des prisonniers sont liés au spectacle qui dépasse la fonction de prétexte ou de fond sonore et devient ici un décor très riche, un lieu, un véritable paysage. Au lieu des panoramiques sur la ville ou la campagne qu'offrent les films tournés en décors naturels, dans **le Party**, ce sont les larges extraits du spectacle qui proposent un contrepoint brutal aux émotions des personnages.

Le Party est construit autour de plusieurs axes. Il y a d'abord le mélange des gens libres et des détenus qui fait ressortir le besoin de contact, d'échanges humains de ces derniers. Afin de mieux souligner la solitude et la misère des détenus, les gens libres que le scénariste a choisis sont des artistes de second ordre, des exécutants fatigués de métiers avilissants et non des artistes créateurs à la mode. Trois organisateurs et trois artistes forment autant de duos qui, tout au long du film, se racontent leurs vies ratées, étrangement semblables.

Puis du général, le scénario va au particulier. Pendant tout le film, on suit Pierrot, un jeune détenu qui ne parle pratiquement pas, trop concentré sur l'évasion qu'il prépare. On le voit se raser tout le corps, se

maquiller et s'habiller en femme. On s'attache à Pierrot et on en vient à trembler et espérer avec lui. Quand il parvient à franchir la dernière grille du pénitencier, on exulte et on croit à cette liberté retrouvée même si on la sait de courte durée. On veut y croire parce que tout le film nous a fait ressentir l'intolérable de la prison et des comportements qu'elle provoque. En parallèle, on voit Boyer, un détenu privé du party, *deadlock*, désespéré de ne pas rencontrer sa blonde, la chanteuse western du spectacle. Il passe de la colère frustrée à une rage impuissante et il démolit sa cellule. Traîné au trou par les gardiens, un désespoir insupportable l'envahit, toute sa vie se brise devant lui et il finit par se trancher les veines avec sa prothèse dentaire.

Le réalisateur ne s'arrête pas là. Il amène le spectateur à s'identifier à une troisième personne, la journaliste. C'est par ses yeux qu'on en vient à ressentir la détresse cachée derrière la grossièreté et la violence des gestes et des mots des détenus. Malgré sa répugnance initiale envers l'image de la femme qu'ont les détenus, elle acceptera, à la fin du party, de donner sa petite culotte à l'un d'entre eux. Elle se réjouira même de le voir la humer avec délice. Le réalisateur-scénariste ne demande pas seulement au spectateur d'aimer les détenus et de mépriser l'autorité. Sous la fêrule implacable de l'anthropologue qu'est toujours Pierre Falardeau, le spectateur en arrive à ressentir de façon viscérale le désespoir, l'horreur de l'incarcération et à découvrir l'immense tendresse de ces hommes en manque d'amour. Sans chercher à faire passer les détenus pour des anges, ce sont des voleurs, des violeurs, des tueurs et on ne l'oublie jamais, **le Party** prouve qu'il y a autre chose en eux, que ce sont encore des êtres humains.

Et le spectacle continue, jusqu'à la fin du film. Un spectacle qu'en ville on trouverait sordide mais qui, dans l'univers carcéral, devient une bouffée d'air du dehors que les détenus « sniffent » goulument. Falardeau a prouvé dans la série des **Elvis Gratton** qu'il adore en rajouter dans l'intolérable ; il continue de forcer la dose dans **le Party**. Alors qu'un *streap tease* aurait suffi, il en montre deux, qu'il filme en plans rapprochés, avec complaisance. Même si les deux numéros sont très différents l'un de l'autre, vus par les yeux des détenus, ce sont deux exhibitions identiques de chair de femmes qui inspireront leurs nuits jusqu'au prochain party. On avait compris dès le premier *streap tease*. Par ailleurs, l'auteur néglige les réactions des détenus. À part les organisateurs du spectacle, les 300 prisonniers ne forment qu'une masse bruyante et agitée dont les réactions ne varient



Luc Proulx et Charlotte Laurier, **le Party**

Coup de coeur : le Party

pas beaucoup d'un numéro à l'autre. De la même façon, l'image que donne **le Party** de l'autorité, symbolisée par une quinzaine de personnes, hommes et femmes, bien installées au balcon, séparées des détenus par un grillage, manque singulièrement de nuances. Ils semblent tous trop confits dans leur petit pouvoir pour réagir à quoi que ce soit. Comme les détenus, ils forment une masse indistincte.

Les prestations des acteurs et des actrices font oublier ces défauts. Le réalisateur, avec les conseils de Simard, a su orienter les acteurs vers un jeu tout en finesse malgré le cru des dialogues. Le réalisateur a bonifié la remarquable distribution de René Pothier en obtenant des acteurs et des actrices qu'ils s'investissent émotivement dans le propos du film. Ce qui donne des compositions émouvantes et nuancées dont la vérité compense les faiblesses occasionnelles. On retrouve avec plaisir une Charlotte Laurier très forte et on découvre l'intensité d'un Alexis Martin. Pour être juste, il faudrait les nommer tous et toutes.

Le metteur en scène a su insuffler la même énergie à toute son équipe technique. On sent rarement pareil esprit d'équipe. Personne ne se met de l'avant, acteurs et techniciens ont servi le scénario et ont fait corps avec l'oeuvre. Cette passion commune donne au film une unité de ton et une force rares. Il faut souligner le montage particulièrement soigné de Michel Arcand.

Malgré les quelques excès qui affectent le rythme du film, Pierre Falardeau contrôle tous les axes autour desquels tourne son scénario. Intolérable par moments, parfois manichéen, toujours troublant de justesse, **le Party** est un film remarquable, un moment fort de notre cinématographie. Un film intelligent, sensible et percutant qui élargit la vision qu'on a du monde des prisons. Peut-être même notre perception de l'humanité. **Le Party** a su éviter l'écueil de la violence physique tout azimut pour mettre en relief la violence morale de la vie des détenus, leur misère émotive plus délétère que les coups. En prison, l'âme se dessèche plus vite que le corps. ■

« Dans ce film, il n'y a que de petits rôles. Ou de grands rôles. C'est selon le point de vue. »

(Pierre Falardeau)



« Le pouvoir dénature jusqu'au sens des mots. Spéculer est maintenant une vertu. Liberté nouvelle est devenu une marque de tampons hygiéniques. Les hommes d'affaires sont promus bienfaiteurs de l'humanité. La liberté a 55 ans comme le proclame une compagnie d'assurance. La chanson n'est plus québécoise, elle est francophone. La révolte est devenue une marque de jeans. Des ordures vendent des hamburgers avec la Joconde et Jean-Sébastien Bach. La tête d'Einstein sert à vendre des téléphones ou des dictionnaires. Pourquoi pas des petits pois ou des 'capottes'. On y viendra, c'est sûr. J'ai voulu montrer des hommes qui savent encore le sens du mot liberté. Certains de mes contemporains s'imaginent sans doute qu'il s'agit d'une marque de yogourt. »

(Pierre Falardeau)

Gildor Roy et Lou Babin, **le Party**